

+

Notre-Dame d'Oelenberg, dimanche 27 octobre 2013  
30<sup>ème</sup> dimanche du Temps Ordinaire

Frères et sœurs,

Ouvrons les yeux de notre cœur et comprenons bien tout de suite qu'il n'y a pas, d'un côté, les mauvais pharisiens, et de l'autre, les bons publicains convertis. Ces deux hommes habitent en nous plus ou moins. Ce sont deux attitudes humaines entre lesquelles notre être est partagé. Elles sont comme les deux penchants de notre nature entre lesquels nous devons sans cesse choisir. Aujourd'hui donc, laissons-nous toucher par la Parole de Dieu pour mieux discerner le chemin de la vraie vie et le suivre.

Le pharisien de la parabole n'accomplit rien de condamnable. Jésus ne rejette pas ses œuvres, elles sont bonnes en soi. Par ailleurs sa prière est assez classique dans la tradition juive. Dans la Bible, le psaume premier s'exprime presque dans les mêmes termes : « Heureux est l'homme, est-il écrit, qui n'entre pas dans les vues des méchants, qui ne suit pas le chemin des pécheurs, mais se plaît dans la loi du Seigneur. » Ce pharisien ne demande rien, il est heureux, sa prière n'est que gratitude. Alors, où est le problème ? Qu'y a-t-il à redire à la vie de cet homme ?

Le publicain se trouve dans la situation exactement opposée. Sa vie est un tissu de mauvaises actions. C'est un collecteur d'impôts, et comme tous ses collègues à cette époque, il se sert au passage, touche des commissions, et peut avoir la main lourde sur ceux qui doivent lui rendre des comptes. Cet homme, lui aussi, vient prier au Temple, mais dans sa prière, il est accablé par la douleur de se sentir loin de Dieu. Sa situation lui apparaît sans espoir, car pour faire pénitence, il lui faudrait renoncer à son métier et restituer les sommes détournées, augmentées des intérêts. C'est là que Dieu intervient : « Je vous le dis, quand le publicain rentra chez lui, c'est lui qui était devenu juste, et non pas l'autre. »

Pourquoi ? Jésus nous le dit indirectement quand il rapporte la prière du publicain. Dans sa douleur, cet homme déchire son cœur devant Dieu. Il en a assez. Il a soif d'autre chose. Et il se met à dire le psaume 50, le 'Miserere' : « Mon Dieu, aie pitié de moi, pécheur... » Et un peu plus loin, le psaume poursuit : « Le sacrifice que Dieu agrée, c'est un esprit brisé ; d'un cœur brisé et broyé, mon Dieu, tu n'as point de mépris. » Là est toute la différence entre les deux penchants de notre nature humaine. L'un enferme le cœur sur lui-même, le replie sur lui-même, et l'autre tourne entièrement son cœur vers son vis-à-vis, vers Dieu, car il n'a plus d'autre recours. Alors, Dieu peut entrer en lui car la porte est ouverte. Dieu donne son amour à celui qui ne compte pas sur sa propre justice et reconnaît qu'il est fragile et pécheur. Dieu accorde sa Vie à celui qui ne s'élève pas, qui se tient à sa juste place de créature. Dieu est le Dieu de ceux qui ouvrent leur cœur pour recevoir ce qu'ils ne peuvent se donner à eux-mêmes. Malheureusement, le pharisien de la parabole, qui vit aussi en nous, ne se reconnaît pas ainsi, pécheur et fragile.

Durant toute son existence, Jésus a été cet homme au cœur humble et doux, accueillant tout de la main de son Père, sa vie et ses œuvres à accomplir. Sur le bois de la croix, son cœur s'est déchiré, et il a crié tout à la fois : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », et « Père, entre tes mains, je remets mon esprit. » C'est par cette prière et ces paroles que s'achève le grand œuvre de notre rédemption, accompli dans l'amour.

Frères et sœurs, il est bon d'entendre cet évangile dans un monastère qui observe la Règle de saint Benoît. Dans le chapitre de sa règle où il parle de l'humilité, saint Benoît

décrit les divers degrés de l'humilité que le moine doit acquérir sous l'image d'une échelle à gravir. « Si donc, mes frères, écrit-il, nous voulons atteindre au sommet de l'humilité parfaite et parvenir rapidement à cette hauteur céleste, à laquelle on monte par l'humilité dans la vie présente, il nous faut dresser et monter par nos actions cette échelle. » Au bas de cette échelle, Benoît place la vive conscience de la présence de Dieu à toute la vie du moine. Au sommet de cette échelle, Benoît évoque le publicain de notre évangile, et cite ses paroles : « Seigneur, je ne suis pas digne, moi pécheur, de lever les yeux vers le ciel. » C'est alors que le moine atteint la perfection de l'amour. Si Benoît fait de l'humilité du publicain un sommet de son enseignement spirituel, c'est qu'il sait le danger qu'il y a pour le moine à s'enfermer dans son observance, trop assuré qu'elle le mène tout droit au ciel. Non, le publicain aussi est bien présent en lui, et toute la tradition monastique invite à réactualiser sa prière d'humilité, afin de réveiller et stimuler son cœur si souvent tenté de s'endormir.

Le retournement de situation déroutant proclamé dans l'évangile est tout entier dans ce mouvement d'humilité à la portée de chacun. Si le monde veut avancer sur la voie de la justice et de l'amour, il le fera uniquement à la suite de ces hommes que l'humilité élève, et qui élèvent ainsi le monde. De ces hommes-là nous avons besoin plus que jamais. Des hommes qui prient dans l'humilité de leur cœur et qui deviennent ainsi les prophètes et les auteurs d'une civilisation de l'amour et d'une humanité nouvelle qui a pour mot d'ordre : « Toujours, il est possible d'aimer. » AMEN !